

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 50

Artikel: Le mois propice
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209998>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et voilà comment fut inventé le bébé complet qui honorait également son père et sa mère.

Cruchet mourut très vieux, un peu avant la guerre de 1870, et pauvre, ainsi qu'il convient à un inventeur. Et son nom fut bientôt oublié. »

Les jeunes filles.

Les jeunes filles d'autrefois
Allaient aux champs, allaient au bois,
Bien sagement, les beaux dimanches,
— Avec un garçon, quelquefois —
Les jeunes filles d'autrefois,
S'en allaient cueillir les pervenches.
Les jeunes filles d'à présent
Ont un petit air méprisant
Pour le printemps et la verdure.
Pour trouver cela suffisant,
Les jeunes filles d'à présent
Ont bien trop de littérature !
Les jeunes filles d'autrefois
Savaient travailler de leurs doigts ;
Elles tricotaiient la mitaine
Et cuisaient tout à la fois.
Les jeunes filles d'autrefois
Raccommodaient les bas de laine.
Les jeunes filles d'à présent
N'ont plus de ces soucis pesants.
Marchant vers la Terre promise,
Vers leur idéal séduisant,
Les jeunes filles d'à présent
Ne sauraient tailler leur chemise.
Les jeunes filles d'autrefois
Aimaient bien aussi — quelquefois —
Et brodaient leur petit poème.
Au garçon qui serrait leurs doigts,
Les jeunes filles d'autrefois
Disaient tout bonnement : « Je t'aime ».
Les jeunes filles d'à présent
Cherchent les lois du sentiment,
Les raisons de l'amour lui-même.
De l'amour, elles vont disant,
Les jeunes filles d'à présent,
« Oh ! l'amour... c'est tout un problème ! »

AD. VILLEMARD.

VIE DE FAMILLE

PAR ci, par là, quelque rare représentant de cette époque¹ que, justement ou non, l'on a baptisée le « bon vieux temps », parle encore de la « vie de famille » et de son charme. Et nous, les gens de ce temps-ci, nous le regardons, étonnés. La vie de famille, qu'est-ce que cela ?

Alors, le représentant du bon vieux temps lève les yeux et les bras au ciel, exhale de profonds soupirs, entrecoupés de « hélas ! » lamentables.

— Ah ! oui ; ah ! parlez-en, de votre temps moderne. C'est du joli, que votre progrès, dont vous avez toujours plein la bouche. Quand vous avez lâché ce mot magique : le progrès ! il semble qu'il n'y ait plus rien à dire ! Le progrès ! Où est-il, le progrès ? Où ?...

De fait, la réponse n'est pas facile. Le progrès, c'est vite dit ; mais ça ne signifie pas grand'chose. Ce mot, si courant, si répandu, s'accorde de tous les accouplements. On le met à toutes sauces. Il fait son petit effet dans toutes les bouches, encore que, de l'une à l'autre, il change parfois complètement de sens.

« Somme toute, eût dit M. de la Palice, chacun voit le progrès où il lui plaît. Il y a autant de progrès divers que d'individus. »

Et le dictionnaire, duquel se réclament tous ces progrès, ne réussit même pas, dans son inflexible impartialité, à rétablir l'accord.

Le progrès ?... Eh bien... c'est... le progrès ! Voilà !...

Si cette explication ne suffit pas à l'honorables représentant du bon vieux temps, ma foi, tant pis pour lui. Tant peu qu'elle vaille, c'est encore la meilleure.

Pour la vie de famille, il est beaucoup plus

aisé de la définir, quand bien même nous n'en avons plus guère d'exemples sous les yeux.

« On se demande, écrivait l'autre jour un chroniqueur, dans un journal de notre canton, s'il est encore des gens pour goûter le plaisir de veiller en famille, dans la quiétude du chez soi. S'ils existent, nous envions leur bonheur. »

S'ils existent, en effet, ils sont rares, bien rares à coup sûr.

Nous ne parlons pas de ceux qui, n'ayant pas de famille, sont privés des charmes intimes de ces veillées autour de la table ou de la cheminée familiales.

Nous parlons moins encore de ceux qui possèdent une famille, mais en méconnaissent le prix, inestimable, et la quittent tous les soirs, sans avoir même l'excuse d'un prétexte acceptable.

Mais, outre les sans-famille, qu'il faut plaindre, et les « lâcheurs » de famille, sans excuse, il y a ceux que les circonstances ou les exigences de la vie mondaine détournent presque chaque soir de leur foyer. La politique, par exemple, les comités innombrables, les concerts, les conférences, les spectacles, qui sont légion.

Comment voulez-vous que la vie de famille y tienne ? Il n'est pas étonnant, d'ailleurs, à ce régime, qu'on ne sache plus rester chez soi. Lorsqu'un soir, par hasard — ch ! tout à fait par hasard — rien ne vous oblige à sortir et que l'on peut rester à la maison, on y est tout dépayssé.

Dépaysé, chez soi ! Cela semble une absurdité. Et, pourtant, cela est. On n'y a plus ses habitudes, son petit coin familier. Les fauteuils, bombés et durs, comme au sortir des mains du tapissier, n'ont pas le petit creux douillet, évocateur de longues méditation ou d'aimables causeries. La lampe promène ses rayons, étonnés, sur tout ce qui l'environne. Le feu, dans la cheminée, froide, semble garder jalousement une chaleur qui n'est point pour des inconnus. Qui sont, en effet, ce monsieur, cette dame, ces enfants, bâillant d'ennui, étalés dans les fauteuils ou les coudes sur la table, devant un livre quelconque, tourné à l'envers ? Qui sont-ils ?... Ce sont les maîtres de céans !

Il y a enfin ceux — les journalistes, par exemple, ces privilégiés du sort ?? — que le devoir professionnel arrache sans pitié à leur foyer, à leur famille, à leurs amis, pour courir les soirées, les banquets, les conférences, les assemblées, etc., afin de donner satisfaction au vain désir de ceux qui veulent, le lendemain, lire leur nom et leur éloge, plus ou moins sincère, dans les journaux.

La vie de famille ! C'est de l'histoire ancienne ; c'est une bonne chose qui file, file, file, disparaît, et que le progrès ne remplacera pas.

Mais peut-être, un jour, quand on sera las de toutes ces vanités, de toutes ces fatilités, y reviendra-t-on, à la vie de famille !

Espérons-le ! Ce sera du « nouveau ». J. M.

Le mois propice. — Un paysan, dont la conscience n'était pas très tranquille, alla se confesser. Le prêtre ayant ouï les aveux de son paroissien, lui infligea, pour pénitence, un jeûne d'un mois.

Le paysan se récria :
— C'est trop, mon père, beaucoup trop ; je ne puis m'engager pour plus de huit jours.

Là-dessus, il s'en alla. Après quelques pas, il revint :

— Mon père, voulez-vous encore huit jours. Ça fera seize ?

— Mon fils, on ne marchande pas ici comme au marché.

— Puisqu'il en est ainsi, mon père, je jeûnerai un mois. Mais je choisirai le mois de février.

DANS L'EXPRESS

L'AUTRE jour, dans le rapide Berne-Lausanne. Au moment où la locomotive siffle pour le départ entrent en coup de vent dans le wagon, un monsieur et une dame. Le monsieur : gros, majestueux, solennel, catégorie des « Suisses assez mirobolant ». La dame : fluette, timide, soumise, l'air de s'ennuyer royalement. Le couple s'installe, on part.

Le monsieur tire un livre de sa poche et se met à lire.

Bumplitz. Secousse violente au passage des aiguilles.

Le gros monsieur (*sans quitter son livre des yeux*). — C'était le moment, hein ?

La petite dame. — En effet !

Le gros monsieur se replonge dans sa lecture. Soupirs discrets de la petite dame. On franchit en coup de foudre la station de Thôrisaus.

Le gros monsieur (*promenant un regard vague dans la campagne*). — Comme c'est vert !

La petite dame. — N'est-ce pas, mon ami !

Nouveau silence. Flamatt, Schmitten, Guin.

La petite dame. — Tu n'as pas oublié les clefs, Gustave ?

Grognement négatif du gros monsieur.

Fribourg. Cinq minutes d'arrêt. Le gros monsieur continue à lire avec acharnement.

La petite dame. — Nous sommes à Fribourg. Pas de réponse.

Départ. Neyruz, Romont, Palézieux, Chexbres, Grandvaux. Durant tout le trajet, le gros monsieur n'a pas daigné ouvrir la bouche. Au moment où le train entre en gare de Lausanne, il se décide enfin à fermer son livre et à le remettre dans sa poche.

Le gros monsieur (*après avoir jeté un coup d'œil distrait sur les rangées de vagons noirs qui stationnent sur les voies de garage*). — Comme c'est vert !

La petite dame (*avec résignation*). — N'est-ce pas, mon ami !!!

Et dire que nos braves petites blanchisseuses chantent à plein gosier, le jour durant, en repassant avec ardeur les faux-cols de leurs clients :

L'amour, c'est le soleil,
C'est l'horizon vermeil,
C'est un joli roman,
Etc., etc.

Dans *Boccace*, peut-être. Mais dans l'express de Berne, oh ! la la !

M.-E. T.

L'EST BA

(Patois du district de Grandson.)

Vo sète què din chlieu praisé dão fin cárô dão canton, pér vè la frontière dè N'tsafî, iò dèmeuront lè Vouègnâ, sont éloigné dè tu lè maidzo, dai sadze-fennè et dai framaciè. Quand faut allâ batsi, faut allâ ào diablio po allâ ào prîdo, et dissé chlieu pouré dzein sont quazi commin dai suvâdzô ; nè vèyont nion ein hivè què cauquè pouro voyageux què sè sont égarâ.

On iâdzô din iêna dè chteu maizon, iò la mère étais mowârta dû on part d'ans, n'étan plie rin què trai à l'otto po fairè leu train et po soigni leu bîtè. L'avant prîo à fairè, quiet ? Ora, à n'on certain momin, nè faut-e pas què lo père tchizé matâdo ! L'étais vilhio et n'in attendant plie rin. Et poui vouailé oncouéra on beu què sè boutsa, et nè la sèpa à l'ègnon nè lè moûvè et l'ûardzo nè puront lo déboutsî. Ma fai, què faillu-te faire ? Ion dai frârè, lo Fardinand, sè décida d'allâ consurtâ Pierro Dagon, à On-nin, po lo beu, et lo dotteu Malherba, à Binvèlâ, po lo père, et poui à la framacie, à Grandson, què lè remido. Tot cin dèra ai z'invèron dè cin ào six heure dè tin, peut-it're mé. Lo Louis étais rechta à l'otto ; l'a pu vèrè mouéri son père ; et s'impachintâvè dè vèrè rarevâ son frârè. L'al-